

52

PL 7952-100

N° 100

Bulletin
de la

Société de

Philosophie

de

L'IDEOLOGIE ET LES IDEOLOGUES

par

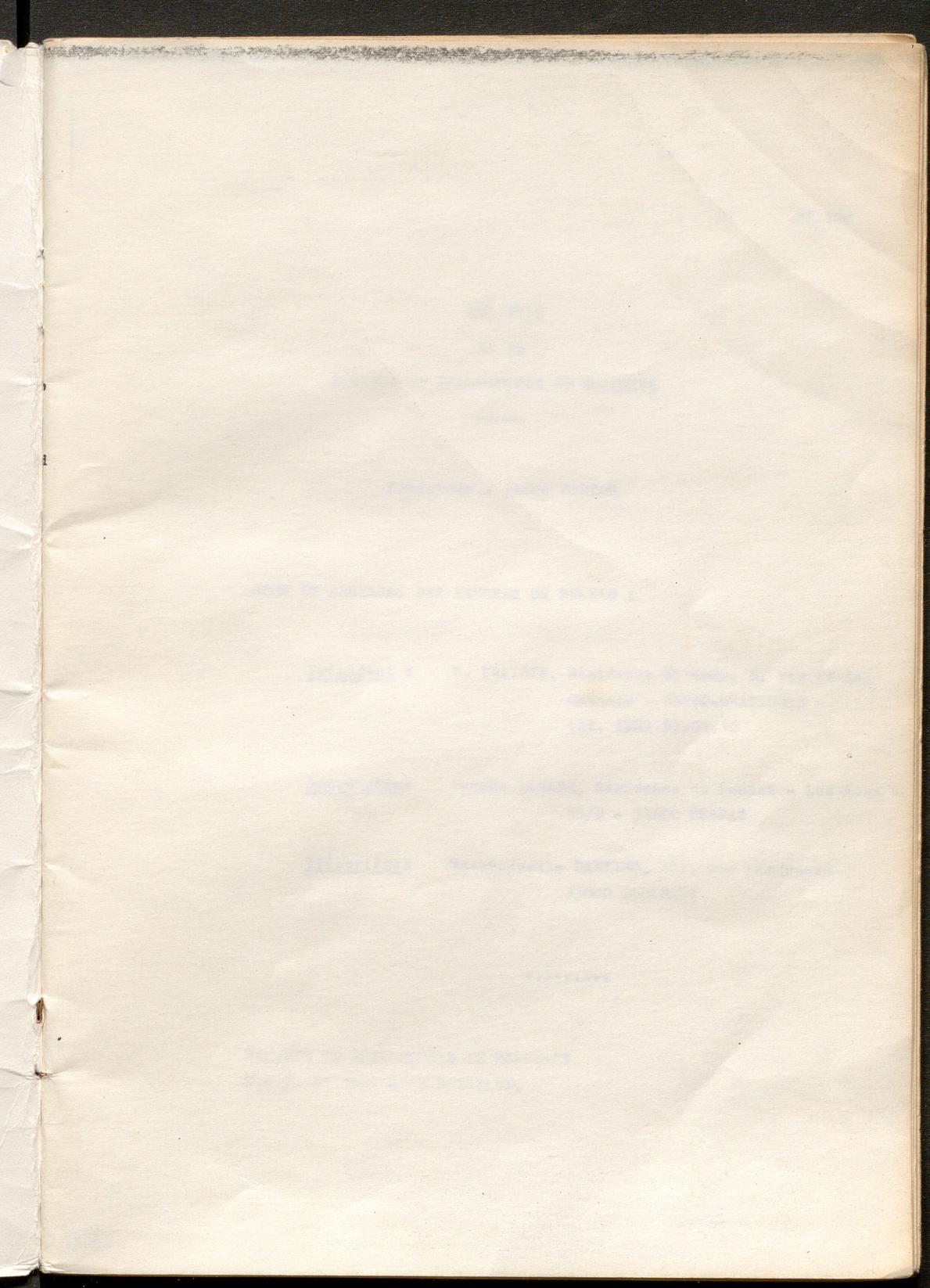
Marc REGALDO

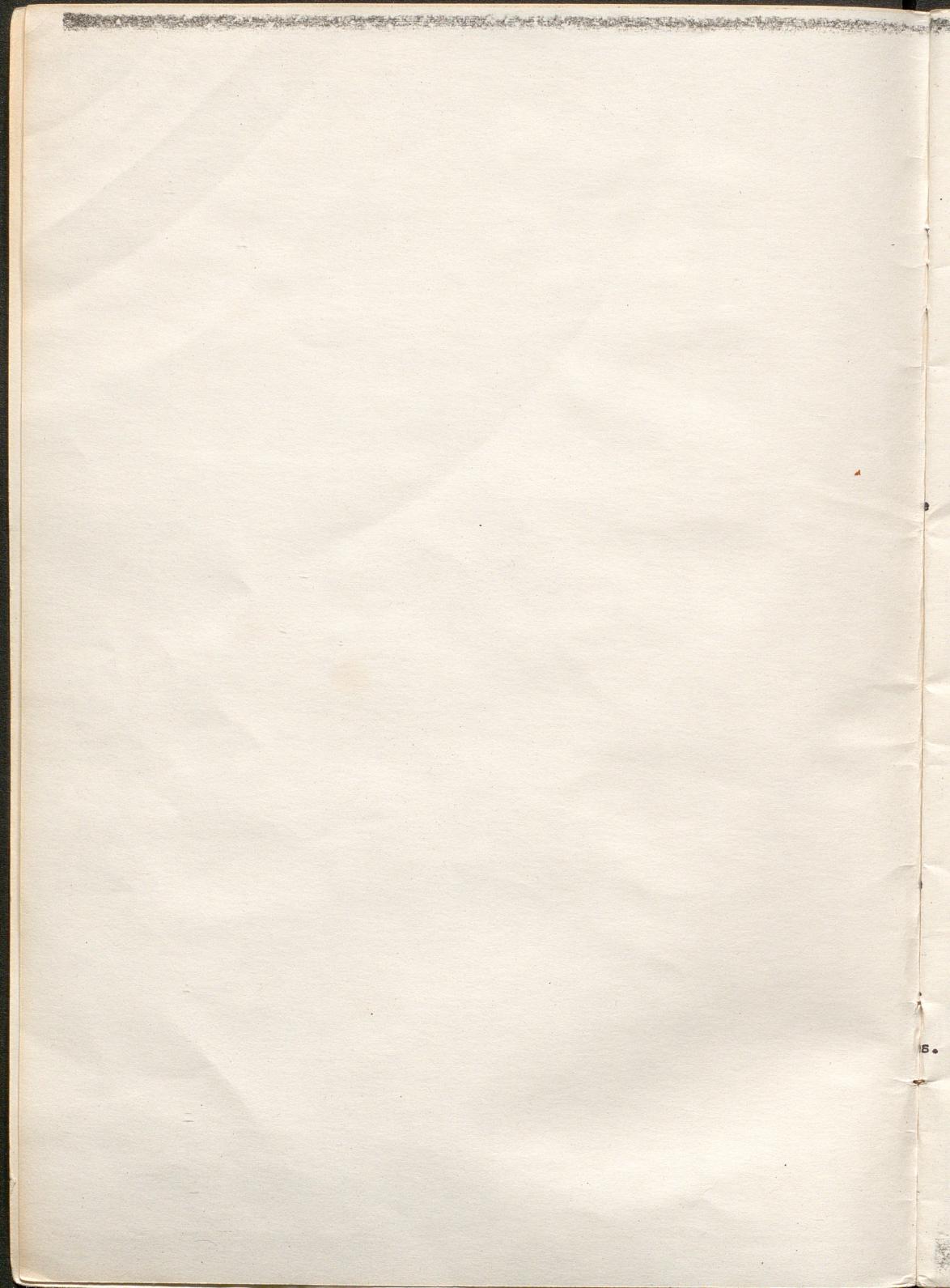
*Chargé d'une Maîtrise de Conférences
à l'Université de Bordeaux III*



Bordeaux

1952





BULLETIN
de la
SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Fondateur : André DARBON

NOMS ET ADRESSES DES MEMBRES DU BUREAU :

Président : M. FRAISSE, Résidence St Géry, 5, rue de la Chênaie - 33170-GRADIGNAN -
tél. (56) 89.01.10

Secrétaire: Madame LAVAUD, Résidence du Pontet - Les Houx -
35/D - 33600 PESSAC

Trésorière: Mademoiselle DAMIENS, 117, rue Mondenard
33000 BORDEAUX

SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX
C.C.P. N° 1551 - 13 BORDEAUX.

SOFT

RECEIVED

12/12

SECTION OF LIBRARIES TO DIRECTOR

LIBRARY STAFF - MEDICAL

• CLERKS TO CHECK THE LIBRARY AT 8PM

LIBRARY STAFF - MEDICAL, DIRECTOR, JR. - MEDICAL
MEDICAL STAFF - MEDICAL

08-0008 (82) - 200

LIBRARY STAFF - MEDICAL, CLERK STAFF - MEDICAL
CLERK STAFF - MEDICAL

LIBRARY STAFF - MEDICAL, DIRECTOR MEDICAL - MEDICAL
MEDICAL STAFF - MEDICAL

LIBRARY STAFF - MEDICAL, CLERK STAFF - MEDICAL

LIBRARY STAFF - MEDICAL, CLERK STAFF - MEDICAL

L'IDEOLOGIE ET LES IDEOLOGUES

par

Marc REGALDO

Chargé d'une Maîtrise de Conférences
à l'UNIVERSITE DE BORDEAUX III

RECORDED BY THE STEREOGRAPHIC
OPTICAL CO.
SOCIETY OF THE AMERICAN
PHOTOGRAPHIC INSTITUTE

L'Idéologie et les Idéologues

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

Nous ne sent mieux que moi ce qu'a d'incongru et de quasiment attentatoire ma présence devant votre aréopage. Un littéraire s'adresser à des philosophes ! les entretenir d'un sujet qui relève de leur compétence ! leur demander d'oublier un moment le vocabulaire technique et rigoureux de leur discipline pour s'accommoder d'une langue banale, imprécise et suspecte de littérature ! Comme on disait au XVIII^e siècle, c'est les ramener aux glands quand ils ont de bon blé.

Il faut apparemment que la tête m'ait tourné. Veuillez croire du moins que ce n'est point la suffisance qui m'a poussé à perpétrer un acte dont l'idée même ne m'eût pas, dans mon état normal, effleuré. Je vous proteste, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, que j'ai toujours vécu dans la crainte de Dieu ... et des philosophes. Et comment ne professerais-je pas un sentiment de révérence pour des gens qui percent les arcanes du macrocosme et du microcosme, qui savent sur mon propre être et sur ses modalités infiniment plus que je n'en pourrais jamais savoir moi-même ?

Non, mon audace n'est pas le fruit de la vanité, mais le produit de la faiblesse. Je suis de ces malheureux qui ne savent pas refuser. Mon unique faute a été de ne me point dérober à l'invite de Monsieur le Professeur Dupuy. Et, si je ne craignais d'ajouter l'ingratitude à mes autres torts, c'est à lui que je vous demanderais de vous en prendre, à lui qui, dans sa bienveillance, a conçu de mon savoir et de mes talents une opinion exagérément flatteuse, comme vous n'allez avoir que trop l'occasion de vous en rendre compte.

A la faiblesse s'est joint, pour m'inciter à me produire devant vous, un sentiment de piété, pour des hommes dont une longue fréquentation intellectuelle m'a rendu, pour ainsi dire, le contemporain et l'ami, bien que, si j'eusse réellement vécu à leur époque, je n'eusse probablement partagé ni leurs idées ni leurs engagements.

Ces hommes, connus de ceux -fort rares- qui en parlent encore

sous le nom d'Idéologues, me paraissent, je l'avoue, n'avoir point mérité l'oubli où ils sont ensevelis. Ils appartiennent à ce que l'on pourrait appeler "la génération perdue", j'entends par là celle de la Révolution et de l'Empire. Les hommes de tribune et d'action tenaient, en ces temps troublés, le devant de la scène, reléguant dans la pénombre des coulisses les hommes de cabinet et de spéulation. Consacrés par les manuels scolaires, la préférence populaire pour les héros et les mythes, et peut-être aussi ce goût des belles catastrophes que nous autres Français devons à l'influence de la tragédie classique ont parachevé l'œuvre des circonstances et pérennisé l'injustice. Aux oubliettes de l'histoire les petits, les obscurs, les sans grade ! Parlez-nous plutôt de Robespierre et de Napoléon : voilà des destinées exemplaires, des noms riches de résonances ! Qui ne paraîtrait un nain auprès de ces géants ?

Vous avez sans doute remarqué, vous à qui rien n'est étranger, qu'entre la mort des derniers représentants des "Lumières" (soit celle de Diderot en 1784) et les débuts de Lamartine en 1820, s'ouvre dans nos histoires de la littérature un gouffre béant. On n'en voit guère émerger, vestiges d'un continent effondré rendus mystérieux par leur isolement, qu'André Chénier, Chateaubriand et Madame ^{de} Staél. "Apparent rari nantes in gurgite vasto".

Je crains que ce ne soit pis encore en philosophie. Sans parler d'un préjugé -assez répandu, me semble-t-il- selon lequel les Français n'auraient point la tête philosophique, j'ai cru m'apercevoir qu'on n'avait pas communément, parmi vous, une très haute opinion de ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie des Lumières. On en traite souvent les représentants avec la distraction dédaigneuse que les spécialistes réservent aux amateurs. Les "écoles anglaise et écossaise jouissent assurément de plus de considération. Et que dire de Kant, ce soleil qui fait au loin pâlir les étoiles ?

Jugez donc de l'infortune de mes malheureux Idéologues ! Penseurs politiques, ils furent successivement en butte à l'animadversion de Robespierre, comme suspects de philosophisme et de girondinisme, puis à l'hostilité de Napoléon, comme convaincus de libéralisme et d'athéisme.

Le premier en emprisonna une bonne partie, le second fit de son mieux pour les réduire au silence.

Philosophes, les Idéologues eurent la simplicité de se déclarer héritiers des Lumières et la sacrilège audace de se poser en adversaires de Kant. On doit à la vérité de dire, du reste, que, n'étant point germanistes, ils paraissent avoir imparfaitement compris une pensée qui n'était parvenue jusqu'à eux qu'à travers les médiocres vulgarisations du Hollandais Kinker et du Français Charles de Villers. Bénéficiant de la sympathie du Directoire et particulièrement de La Révellière-Lépeaux, ils n'en firent pas moins figure, pendant quelques années de penseurs quasi-officiels. Je vous laisse à décider si cette compromission avec un régime impopulaire en son temps et méprisé de la postérité a été de nature à servir leur gloire. Aux applaudissements de Napoléon, l'ouverture du cours de Royer-Collard à la Faculté de Lettres de Paris, en 1811, marqua pour l'idéologie le commencement de la fin. Bientôt, en accord avec l'esprit de la Restauration, le spiritualisme cousinien allait s'acharner contre elle et Damiron la reléguer définitivement dans le dernier cercle de l'enfer philosophique, là où croupit le monstre hideux du matérialisme.

Le seul qui eût pu, et sans doute dû, rendre quelque justice aux Idéologues, parce qu'il avait une dette envers eux, est Auguste Comte. Mais je ne vous apprendrai point que celui-ci, dans son amour-propre de fondateur, n'avoue guère ses sources. "Prolem sine matre creatam". Tout au plus accorde-t-il, du bout des lèvres, à ses prédécesseurs immédiats d'avoir été les moins métaphysiciens des représentants de l'état métaphysique. Plus de générosité eût peut-être été plus conforme à la vérité. Pour ma part - pardonnez mon audace - j'irais jusqu'à revendiquer pour les Idéologues l'appellation de pré-positivistes.

Afin de poser correctement les problèmes, il convient d'abord, me semble-t-il, d'élucider une question de vocabulaire. Le suffixe "-logie" servant à former le nom d'une science admet aujourd'hui deux dérivés pour désigner les gens qui s'adonnent à cette science : on dit "physiologie - physiologiste", mais "psychologie - psychologue". La première formation, quoique moins représentée

de nos jours, est non seulement la plus rigoureuse, mais encore la plus ancienne. "Physiologiste", par exemple, remonte à 1669, alors que "psychologue" ne fait une timide apparition qu'un siècle environ plus tard, en 1760. Lorsqu'il inventa, en 1795, le mot "Idéogie", Destutt de Tracy, bon grammairien, proposait comme seul dérivé "idéologue". D'où vient donc que le terme n'ait point survécu tandis que s'imposait la formation, plus contestable, d'"idéologue" ?

Le responsable de cette dernière paraît avoir été un polygraphe ennemi de l'école, l'hétéroclite Louis-Sébastien Mercier. Dans le privé, faisant allusion à une certaine raideur dogmatique de ses adversaires, il usait même de l'à-peu-près moins académique d'"idiots régues". Mais le principal artisan de la fortune d'"Idéologue" ne fut autre que Napoléon. Peut-être parce que la sonorité finale lui en paraissait péjorative comme rimant avec le vocable également nouveau de "démagogue", il s'empara du mot pour vilipender les esprits libéraux qui supportaient mal son autoritarisme. Se réclamant du réalisme, ce mot à tout faire de la politique, il faisait habituellement suivre cette appellation de celle de "nébuleux métaphysiciens". La langue, comme les foules, se plie aisément aux caprices des puissants : le Maître usait volontiers du mot, le mot aurait donc droit de cité. Les tenants de l'Idéologie eux-mêmes finirent par se l'appliquer - sauf, bien entendu, à l'expurger de toute nuance dépréciative. Il ressort de cela que le mot "idéologue", a une certaine résonance politique. Aussi, dans un premier temps du moins, pour éviter tout amalgame suspect, nous occuperons-nous seulement du couple "Idéologie - Idéologistes".

En quelles circonstances et pour quelles raisons Destutt de Tracy fut-il amené à forger ces deux termes ?

Vous n'ignorez pas qu'aux Académies distinctes, supprimées dès le début de la Révolution, la Convention, avant de se séparer, substitua, sous le nom d'Institut, un corps unique rassemblant l'élite intellectuelle de la nation. L'Institut était divisé en trois classes et chaque classe subdivisée en un certain nombre de sections. Les 1^{ère} et 3^{me} classes, dites respectivement "classe des sciences physiques et mathématiques" et "classe de la littérature et des beaux-arts", correspondaient à peu près aux anciennes Académies : Académie des sciences,

Académie française, Académie de peinture et de sculpture. Outre la réunion de spécialités qui jadis s'ignoraient, la principale nouveauté consistait dans la création de la deuxième classe ou "classe des sciences morales et politiques". La première subdivision de celle-ci, à laquelle appartenait précisément Tracy, avait été baptisée "section de l'analyse des sensations et des idées", dénomination assez voisine de celle du cours professé par Garat à l'Ecole normale de l'an II : "analyse de l'entendement".

L'appellation n'agrétait point à Tracy. Il lui reprochait d'être une périphrase et surtout de désigner une méthode et non la science à laquelle cette méthode s'appliquait. Le mot de philosophie auquel il pourrait sembler naturel qu'on eût songé était exclu. Le XVIII^e siècle en avait fait un tel emploi que, ramené en quelque sorte à son sens étymologique, il avait fini par désigner un état d'esprit plutôt qu'un domaine précis de connaissance. De "métaphysique", il ne fallait point parler. Depuis que les penseurs des Lumières en avaient usé et abusé pour condamner pêle-mêle le platonisme, la scolastique, la théologie, l'innéisme et que sais-je encore, le terme avait pratiquement valeur d'injure. C'est bien ainsi, nous l'avons vu, que l'entendait Napoléon quand, plaisant retour des choses, il l'appliquait à l'Idéologie elle-même. Condillac avait parfois recouru au mot de "psychologie". Bien qu'il représentât un progrès, ce vocable était encore à rejeter. Ne prenait-il pas en effet parti, a priori, sur l'existence et la nature d'une "psyché". Restait donc à forger un néologisme : c'est ainsi que Destutt de Tracy créa le terme d'"Idéologie" qu'il définit comme la science des idées ou des phénomènes de la pensée.

Mais les a priori sont la chose du monde la mieux partagée. Qui ne voit que malgré les précautions de l'inventeur -ou à cause d'elles-, le mot nouveau et sa définition impliquent, eux aussi, un parti-pris. Parti-pris double en vérité, puisqu'il concerne à la fois la méthode et l'objet. Ce n'était point dans un sens large que Tracy parlait de science, ce n'était pas davantage sans intention qu'il avait adopté le patron linguistique fourni par le nom de disciplines reconnues comme scientifiques, telles la physiologie et la géologie. S'il est un point

sur lequel tous les Idéologistes, parfois divisés à d'autres égards, sont d'accord, c'est bien celui-là.

Laromiguière, dans un mémoire de 1796 sur la détermination de l'expression "analyse des sensations et des idées", le dit expressément; il s'agit d'élaborer une nouvelle métaphysique fondée sur la connaissance expérimentale de l'homme et ne s'attachant qu'à des problèmes qui comportent une solution positive. Permettez-moi d'attirer votre attention sur cette dernière épithète, qui revient comme un leit-motiv ou un slogan sous la plume de nos philosophes. Au début de son mémoire sur l'influence de l'habitude, Maine de Biran explique qu'il entend appliquer à la science de l'homme la méthode des sciences de la nature, se bornant à l'observation des faits et négligeant la recherche des causes, hors d'atteinte de l'esprit humain. Pour sa part, Cabanis répète avec insistance, dans ses Rapports du physique et du moral, que l'Idéologie, comme toute science, s'occupe exclusivement du "comment", laissant aux esprits systématiques et aux rêveurs impénitents les spéculations sur le "pourquoi". Lisons encore la conclusion donnée par un autre médecin idéologue, Moreau de la Sarthe, à ses "Remarques philosophiques et médicales sur la nature de l'homme":

"On pourra placer à la fin de ces remarques, qui se bornent à un rapprochement de faits physiologiques, l'une ou l'autre de ces conclusions.

I - L'âme de l'homme, personnifiée et regardée comme un être immatériel, aérien, céleste, trouve dans l'organisation où elle arrive, quand il plaît à celui qui l'envoie, non une prison mais une demeure très commode et un palais dont la beauté et la magnificence répondent à la noblesse du maître.

II - L'homme diffère tant des animaux par la structure de son corps qu'il n'est pas étonnant qu'il les surpassse par son intelligence; et son organisation, étudiée d'une manière philosophique et comparée à toutes les autres, est caractérisée par tant de marques de supériorité, répond si bien par les détails de son économie à l'excellence de

ses usages, qu'il pourrait bien se faire que l'âme ne fût qu'une faculté et une fonction de quelques parties de ce bel organisme".

Quoique je soutienne fort Moreau d'incliner personnellement pour la seconde solution, la solution matérialiste, sa déclaration de neutralité métaphysique ne m'en semble pas moins caractéristique. Bref, les Idéologistes auraient pu faire leur mot que leur ami Sieyès employait dans sa sphère politique : "Je suis de la faction des faits".

L'Idéologie s'est incontestablement voulue une science et non une philosophie. Ses sectateurs refusaient le nom d'école et condamnaient même cette notion, comme on le voit dans une communication de Tracy à l'Institut sur l'exposé par Kinker de la philosophie de Kant. Attitude qui n'est peut-être pas étrangère à l'oubli dont ils ont été les victimes. D'ordinaire, ceux qui ont inscrit leur nom dans l'histoire de la philosophie se sont comportés en novateurs. Ils ont fondé leur gloire sur la remise en question voire le reniement, sinon de tout le passé, du moins de leurs prédecesseurs immédiats. Les idéologistes trouvaient ridicules ces sempiternels recommencements, cet acharnement à n'édifier jamais que sur des ruines. Par une orgueilleuse modestie, ils se donnaient seulement pour des héritiers et des continuateurs, mais dans la science reine, la science de l'homme.

Volontiers ils dressaient l'arbre généalogique de leur discipline. Au commencement était Socrate, qui ramena la philosophie sur la terre. Puis vint Aristote, qui la détourna des sublimes mais nébuleuses rêveries de Platon. Mais il ne s'agit encore là, si l'on peut dire, que de la préhistoire de l'idéologie. Passé le temps calamiteux des ténèbres médiévales, sa véritable histoire débute avec Bacon. Celui-ci, excellent comme critique de la scolastique et de la méthode déductive, laissa toutefois à Descartes la gloire d'avoir reconnu quel devait être le premier objet de notre étude et établi le premier fait indubitable d'où dérive la certitude de tous les autres. Grâce à l'auteur du Discours de la méthode, l'homme, sûr désormais de son existence comme être pensant, était définitivement affranchi de la tentation du pyrrhonisme. Pourquoi fallait-il que, manquant aux règles qu'il avait lui-même si pertinemment édictées, Descartes eût quitté le terrain ferme de la science pour

s'égarer dans les marécages de la métaphysique et qu'au lieu de progresser sagement dans l'étude de l'entendement, il se fut aventuré dans l'affirmation de deux substances hétérogènes, la pensée et l'éten-due ? Tout pourtant n'était point perdu. Hobbes, continuant Bacon, et Messieurs de Port-Royal, prolongeant Descartes, esquissaient déjà, le premier dans sa Computatio seu Logica, les seconds dans leur Grammaire, la théorie des idées et des signes.

Mais c'était à Locke qu'il avait appartenu de redresser définitivement le cap après l'errance cartésienne. A lui les honneurs dus aux fondateurs pour avoir posé l'inébranlable assise de ces deux principes : premièrement - l'homme ne connaît que ses idées ; secondement - toutes ses idées viennent à l'homme de l'expérience sensible. Après Locke, un Dumarsais, un Charles Bonnet, un Helvétius, un Condillac surtout avaient continué et élargi l'enquête. Restait à rectifier, à compléter, à organiser en corps de science ces divers apports. Ce serait la tâche des idéologistes, désormais conscients du but et des moyens d'y parvenir.

Sur ces prémisses, tout le monde était d'accord. Mais à partir de là commençaient les discussions et se faisaient jour les divergences.

Bien qu'elle n'ait point fait l'objet d'ouvrages particuliers, la première question qui se posait était celle de la méthode. ^ la vérité, elle semblait déjà tranchée, puisque, suivant en cela encore Condillac, l'Ecole Normale et l'Institut avaient retenu le terme d'"analyse". Celui-ci fut même généralement accepté par l'école, au point que sa présence ou celle d'un dérivé dans le titre d'un ouvrage de l'époque suffit à identifier un auteur inspiré ou tout au moins influencé par l'idéologie. Je cite presque au hasard :

Nosographie philosophique ou Méthode de l'analyse appliquée à la médecine, par Pinel, 1798 ;

Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie, isolée par l'observation et l'analyse de l'hystérie et de la mélancolie, par Louyer de Villermay, 1802 ;

Philosophie élémentaire ou Méthode analytique appliquée aux sciences et aux langues, par Mongin, 1804 ;

L'Art du raisonnement, présenté sous une nouvelle face, ouvrage analy-

tique où, d'après des exemples particuliers, on s'élève à une théorie générale des opérations de l'esprit, par Mermet, 1805.

Pour sa part, dans Du Degré de certitude de la médecine, Cabanis prophétisait que "les méthodes analytiques appliquées à toutes les sciences changeraient bientôt la face du monde intellectuel".

Mais cette unanimité est plus apparente que réelle. La question n'était pas aussi simple, d'autant qu'au problème de la définition s'ajoutait celui de la valeur. Sans doute, il semblait bien, au premier abord, que le mot d'"analyse" dût s'entendre d'une descente du complexe au simple, de la décomposition d'un tout en ses parties constitutives. Mais une telle démarche est-elle légitime? C'est ce que, de Rivarol à de Maistre, ont contesté les adversaires de l'Idéologie. Le tout, estimaient-ils, n'est pas réductible à la collection de ses parties. Des "disjecta membra" ne font pas un poète. Recourir à l'analyse, c'est, pour ainsi dire, laisser s'évaporer l'essentiel; c'est aussi aller contre la nature qui ne procède que par synthèse. "L'analyse, objectera Guizot, sert à connaître et à détruire; elle ne construit pas. "L'analyse parfaite, à tout prendre, ce serait la mort.

L'argument paraissait s'accorder avec le reniement du mécanisme et la tendance de la médecine du temps à distinguer fondamentalement le biologique du physico-chimique. Il rencontrait des sympathies même chez des partisans des Lumières, comme Madame de Staël et ses amis, soucieux de sauvegarder les droits du génie et de la création artistique.

Sur ces entrefaites, les mathématiciens Lagrange et Lacroix, prétendirent, dans un mémoire communiqué à l'Institut, que la méthode utilisée par Condillac et ses épigones n'était point en réalité analytique, mais synthétique. On se disputait, comme souvent, faute de s'entendre. Quelque soixante ans plus tard, un ancien condisciple de Comte, Duhamel, devait montrer, dans un ouvrage intitulé, Des méthodes communes à toutes les sciences du raisonnement, que les mots d'"analyse" et de "synthèse" désignent en mathématique et en logique des opérations sensiblement différentes.

Au terme d'un débat passablement confus, les Idéologistes s'accordèrent finalement pour reconnaître que les deux démarches étaient

également nécessaires. Et, s'ils restèrent fidèles au mot d'"analyse", c'est en lui donnant un sens assez large pour recouvrir pratiquement toutes les manières méthodiques d'étudier un objet complexe. Pour l'ingénieur Lancelin, auteur d'une Introduction à l'analyse des sciences ou De la Génération, des fondements et des instruments de nos connaissances dont l'influence sur Comte a été établie, analyser consiste à : "distinguer, comparer, abstraire, composer et décomposer, combiner, classer". Cabanis, dans son Coup d'oeil sur les révolutions et la réforme de la médecine, distingue quatre sortes d'analyses : l'analyse de description, l'analyse de décomposition et de recomposition, l'analyse historique et l'analyse de déduction.

Outre ce problème de la méthode et compte tenu des pistes ouvertes au XVIII^e siècle, trois questions retinrent principalement l'attention des Idéologistes. Ce sont, dans l'ordre où la seconde classe de l'Institut les mit au concours, la question du rapport entre les signes et les idées, celle de l'influence de l'habitude sur la faculté de penser, celle enfin de la décomposition de la pensée.

Héritage direct de Condillac, la première dut peut-être son rang à des préoccupations extra-philosophiques. Certains, comme de Maimieux, cherchaient la formule d'une écriture et d'un idiome universels ; d'autres, comme Sicard et Butet de la Sarthe, voulaient améliorer la pédagogie des langues ; d'autres encore visaient à perfectionner la sténographie et la télégraphie alors à leurs débuts. La révolution survenue dans la chimie semblait autoriser toutes les espérances. Lavoisier ne s'était-il point réclamé de Condillac et ses découvertes ne s'étaient-elles point traduites par une nomenclature nouvelle et systématique ? L'hypothèse selon laquelle une science est une langue bien faite fut reprise en 1805 par Laromiguière dans ses Paradoxes de Condillac ou Réflexions sur "La Langue des calculs". Sur ce point encore, les mathématiciens regimbèrent. Comme autrefois d'Alembert, ils n'acceptaient point de voir leur discipline réduite au simple jeu d'un langage parfait. Mais il y avait plus grave. Le ver insidieux de la métaphysique ne se dissimulait-il pas dans les replis de cette question? Joseph de Maistre n'est pas le seul à avoir professé que le langage est d'institution divine. C'était une opinion commune chez les penseurs marqués par le mysticisme illuministe et l'une des pièces

maîtresses de leurs systèmes. Déjà, dans une séance de l'Ecole normale, l'élève Sant-Martin avait enfermé le professeur Garat dans un dilemme. N'est-il point contradictoire, objectait le "philosophe inconnu" au disciple de Condillac, de prétendre à la fois que la pensée suppose des signes et que les signes sont d'invention humaine ? Il fallait opter.

Destutt de Tracy dans sa Grammaire, de Gérando dans son mémoire Des Signes et de l'art de penser optèrent pour une solution moyenne. La pensée, établirent-ils, ne suppose pas l'existence préalable de signes. Ceux-ci ne deviennent indispensables que pour l'élaboration des idées complexes et abstraites. Par suite, leur perfectionnement, s'il contribue indiscutablement au progrès de la science, ne le conditionne pas absolument. Quant au rêve déjà vieux d'une langue universelle, il fallait le reléguer à tout jamais au pays des chimères. Malgré que certains en eussent, les Idéologistes finirent par s'entendre sur ces bases.

Il s'en faut de beaucoup que l'accord ait été aussi aisément sur les deux autres questions, celle de l'influence de l'habitude et celle surtout de la décomposition de la pensée. A vrai dire, il n'y eut point d'accord.

Au début même de l'enquête, on se heurtait à un obstacle majeur, celui de la distinction du moi et des objets extérieurs. Mécontent de la réponse donnée par Cordillac, Destutt de Tracy, non sans avoir quelque peu hésité, aboutit à expliquer cette distinction par la sensation de résistance à un mouvement volontaire. Quoique gêné de contredire son ami, Cabanis proposait une autre explication qui mettait en jeu tous les sens ainsi que l'alternance de présence et d'absence de l'objet, combinée avec les sentiments du sujet. Maine de Biran contestait l'une et l'autre solutions.

A la suite de celle-ci, les questions se pressaient en foule. L'imagination doit-elle être comptée parmi les facultés de l'entendement ? Non, dit Tracy.- Oui, rétorque Biran. Est-elle passive, comme le prétend Lévesque de Builly fils, dans sa Théorie de l'imagination ? Quel est exactement le rôle de l'attention ? Tracy tend à le

minimiser ; Laromiguière, de Gérando et Biran l'estiment capital. Y a-t-il ou non lieu de distinguer sensation et perception, selon la terminologie de Gérando ; impression et sensation, selon celle de Biran ; sensation et sentiment, selon celle de Laromiguière ?

Le temps et mon peu de compétence m'interdisent d'entrer dans le détail des discussions. Je me bornerai à remarquer que toutes, en dernière analyse, se ramènent à un unique problème fondamental, celui de l'"activité" attribuée au moi. Tandis que Cabanis et Tracy la limitent à l'extrême, Biran en fait le phénomène majeur de la vie psychique. Pour les premiers, par exemple, la volonté se réduit pratiquement aux désirs et aux passions. Le second, en revanche, vous le savez mieux que moi, privilégie la notion d'"effort". Cela le conduira à une véritable conversion qui fera de lui l'adversaire de ses anciens amis.

C'est qu'on ne se débarrasse pas aussi facilement de la métaphysique. Elle était, malgré qu'on en eût, au coeur du débat. Car le problème de l'"activité" était lié à celui de l'âme. Sans parler de Biran, on constate, en effet, que les tenants de l'activité, comme Gérando et Laromiguière, étaient des spiritualistes, alors que leurs contradicteurs affichaient un agnosticisme qui souvent cachait mal des tendances matérialistes.

Aussi longtemps toutefois qu'on put demeurer sur le terrain de l'Idéologie proprement dite, les divergences n'entraînèrent point de rupture. C'est principalement à Cabanis et Tracy que de Gérando et Maine de Biran durent d'être couronnés par la classe des sciences morales et politiques, le premier pour son travail sur les signes et les idées, le second successivement pour ses deux mémoires sur l'habitude et sur la décomposition de la pensée. C'est grâce aux mêmes encore, joints à Pastorer, que Biran devait faire son entrée à l'Institut.

La meilleure preuve d'une certaine unité du groupe est l'espèce d'union sacrée qui se fit contre Kant. Tel qu'ils l'entendaient, les Idéologistes l'accusaient de revenir à l'innéisme. Ils refusaient de revenir à l'innéisme. Ils refusaient le concept de

"connaissances pures", de "catégories" de l'entendement préalables à toute expérience. Il fallait toujours, selon eux, le concours et des facultés du sujet sentant et des propriétés de l'objet senti. Point de connaissance sans application des facultés à un objet. C'est ce qu'établit de Gérando, dans un mémoire sur le sujet suivant mis au concours par l'Académie de Berlin : "Démontrer d'une manière incontestable l'origine de nos connaissances". Son ouvrage fut couronné en 1801, et ce succès, remporté en terre allemande, fut célébré en France comme le triomphe de l'Idéologie sur le Criticisme.

S'il^{m'}est permis d'exprimer une opinion personnelle, m'autorisant de l'étude sur les Idéologues publiée en 1891 par François Picavet, ce n'est point tant sur les divergences entre spiritualistes et agnostiques que sur la distinction entre Idéologie métaphysique ou rationnelle et Idéologie physiologique que je mettrai l'accent. L'idée de cette subdivision remonte à Destutt de Tracy ; et celui-ci, quoiqu'il se flattât d'avoir fait de l'idéologie une partie de la zoologie, estimait que la branche rationnelle pouvait se constituer indépendamment de la branche physiologique.

En fait, même s'ils sont liés, il s'agit de deux types bien distincts d'étude ; et l'on exagèrerait à peine en les distinguant à la fois par leur origine, leur méthode et leur avenir. Si l'idéologie rationnelle a pour lointain ancêtre Aristote, l'idéologie physiologique remonterait plutôt à Hippocrate. Le rôle assumé par Locke pour la première le serait plutôt par Stahl pour la seconde. Plus directement, c'est au vitalisme de l'Ecole de Montpellier-vitalisme "pluraliste", si je puis dire, d'un Théophile de Bordeu ou vitalisme "unitaire" d'un Barthez- que se rattache l'idéologie physiologique.

Tandis que l'idéologie rationnelle recourt principalement à l'introspection-honneur, comme on sait, d'Auguste Comte - sa rivale se fonde sur l'expérience médicale, les considérations anatomiques et physiologiques, voire l'anatomie et la physiologie comparées.

Par suite, comme nous l'avons vu, la première se heurte sans cesse à l'obstacle de la métaphysique. L'autre, en revanche, peut plus aisément le contourner, mettre pour ainsi dire entre parenthèses ce genre de problèmes et se consacrer à l'étude objective ou crue telle- des faits.

Aussi n'est-ce point par hasard qu'Auguste Comte a daigné considérer le médecin Cabanis comme étant parvenu au seuil de l'état positif, alors qu'il a impitoyablement rejeté Destutt de Tracy dans les ténèbres de l'âge métaphysique. L'histoire des idées confirme en un sens cette sentence. L'idéologie rationnelle n'a eu qu'une existence brève. Affadie par des compromissions avec l'éclectisme, diluée dans le torrent d'idées de la première moitié du XIXème siècle, elle n'a plus subsisté qu'à l'état de traces. En revanche le courant auquel se rattachait l'idéologie physiologique n'a fait que se renforcer, Fût-ce de très loin, les médecins idéologistes annoncent ces disciplines si prisées aujourd'hui qui ont nom psycho-physiologie, néuro-psychiatrie, caractérologie, voire psychanalyse.

On ne prête qu'aux riches et parler d'idéologie physiologique, c'est inévitablement parler de Cabanis. Il est vrai que, par leur ampleur et leur caractère systématique, ses Rapports du physique et du moral de l'homme sont particulièrement représentatifs. Avant de paraître en volume en 1802, l'ouvrage fut présenté à la deuxième classe de l'Institut sous la forme de douze mémoires lus au fil des années. Pour ne point rester dans le vague, je prendrai la liberté de vous rappeler au moins les titres de ces mémoires ou chapitres.

- 1- Considérations générales sur l'étude de l'homme et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés intellectuelles et morales.
- 2-et-3- Histoire physiologique des sensations.
- 4- De l'influence de l'âge sur les idées et les affections morales.
- 5- De l'influence des sexes sur le caractère des idées et des affections morales.

- 6- De l'influence des tempéraments sur la formation des idées et des affections morales.
- 7- De l'influence des maladies sur la formation des idées et des affections morales.
- 8- De l'influence du régime sur les dispositions et les habitudes morales.
- 9- De l'influence des climats sur les habitudes morales.
- 10- Considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, la sympathie, le sommeil et le délire.
- 11- De l'influence du moral sur le physique.
- et enfin 12- des tempéraments acquis.

Il s'en faut de beaucoup toutefois que Cabanis ait été l'unique représentant de l'idéologie physiologique. Il ne fut même pas le premier, ayant été précédé par Pierre Rouselle, ami de Bordeu et d'Helvétius, dont le Système physique et moral de la femme, paru pour la première fois en 1777, ne connut pas moins de sept éditions jusqu'en 1820. Pour donner seulement une idée de l'importance de ce courant de pensée, il faudrait pratiquement citer tous les professeurs de l'Ecole de Médecine de Paris, héritière intellectuelle de l'ancienne Ecole de Montpellier.

J'aimerais signaler au moins ce Jacques-Louis Moreau, dit Moreau de la Sarthe, auquel j'ai déjà fait allusion. Collaborateur du Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie méthodique, auteur en 1798 d'un intéressant Eloge de Vicq d'Azyr et responsable, en 1805, d'une édition des œuvres de ce médecin philosophe, il a encore donné une Esquisse d'un cours d'hygiène en 1799, une Histoire naturelle et philosophique de la femme en 1803, une Critique du système de Gall en 1804. Son ouvrage le plus important fut une monumentale édition de Lavater, en 10 volumes, publiée entre 1806 et 1809 et réimprimée en 1821-1822. Le titre développé ne manque pas d'intérêt.

"L'Art de connaître les hommes par la physionomie, nouvelle

édition corrigée et disposée dans un ordre plus méthodique, précédée d'une notice historique sur l'auteur, augmentée d'une Exposition des recherches ou opinions de La Chambre, de Porta, de Camper, de Gall sur la physionomie, d'une Histoire anatomique et physiologique de la face avec des figures coloriées, et d'un très grand nombre d'articles nouveaux sur les caractères des passions, des tempéraments et des maladies, avec 500 gravures exécutées sous l'inspection de M. Vincent, membre de l'Institut".

Sous les apparences modestes d'une simple édition, il s'agit d'une œuvre en grande partie originale. N'eût-il fait que coordonner et systématiser dans une perspective scientifique les observations dispersées et passablement subjectives de Lavater que Moreau mériterait considération. Mais ses additions, nombreuses et étendues, transforment ce qui ne devait être qu'un exposé de physiognomonie en un véritable traité d'idéologie physiologique souvent plus neuf et plus riche de prolongements que le grand ouvrage de Cebanis.

A titre d'échantillon, je ferai un sort à l'une de ces additions, les "Remarques philosophiques et médicales sur la nature de l'homme" dont je vous ai lu naguère la très positiviste conclusion. Bien au courant des travaux de Cuvier mais aussi de Geoffroy Saint-Hilaire, Moreau commence par constater l'existence d'un rapport étroit entre la structure du squelette humain et la station verticale. Il établit ensuite une corrélation entre celle-ci et tout un ensemble de données qui distinguent, tant du point de vue, physique que du point de vue moral, notre espèce de toutes les autres. A la station verticale lui paraissent notamment liés : le développement de l'organecérébral, l'existence chez l'homme d'une physionomie, la libération des membres supérieurs, rendus propres par suite à devenir des organes particuliers de préhension. Esquisseant une idée que Marx, je crois, développera, Moreau accordait ainsi à la main un rôle de premier plan dans ce qu'il eût déjà pu appeler le phénomène humain. Je ne crois point, ce disant, commettre un trop grave anachronisme. Très attentif à l'anatomie comparée,

appelant parallèlement de ses voeux une idéologie comparée de l'homme et des animaux, Moreau adhérait, selon toute vraisemblance, à l'idée d'évolution.

Quelle fut la diffusion de l'idéologie ? Je me donnerai de garde de vous infliger une liste de noms qui serait fastidieuse sans être exhaustive. L'idéologie, vous disais-je, était dominante à l'Ecole de médecine de Paris. Elle avait également droit de cité dans l'enseignement secondaire. Le programme des Ecoles centrales comprenait, en effet, un cours de grammaire générale ; et ceux de ces cours qui ont été édités comme ceux sur lesquels j'ai pu réunir quelques informations montrent qu'en prélude à l'étude du langage, les professeurs donnaient au moins quelques rudiments d'analyse de l'entendement. Sans parler d'une éphémère mais caractéristique Société des observateurs de l'homme, l'idéologie eut ses hauts lieux et ses bastions. Les principaux furent l'Athénée de Paris, sorte d'université libre où professa notamment Moreau de la Sarthe, et l'Ecole polytechnique où le jeune Comte devait la trouver régnant sans partage. J'ajouterais que l'idéologie rayonna très probablement sur les pays soumis alors à l'influence française : j'en ai du moins trouvé plus que des traces dans les travaux de l'Académie de Turin.

Mais ce qui donnerait peut-être la plus juste idée de l'importance que revêtit l'idéologie serait l'examen de ce que l'on appelleraît aujourd'hui ses "retombées". Toutes les sciences humaines furent touchées. Sans creuser beaucoup la question on peut relever : dans le domaine de la médecine mentale, la fondation de la psychiatrie moderne par Pinel et Esquirol; dans le domaine de la pédagogie et de la psycho-pédagogie, outre de fort intéressantes expériences faites dans les Ecoles centrales, les travaux de l'abbé Sicard sur l'instruction des sourds-muets et les observations du Docteur Itard sur le fameux "Sauvage de l'Aveyron" ; dans le domaine de l'ethnologie, le plan d'enquête sur les peuples sauvages élaboré par la Société des observateurs de l'homme à l'usage de l'expédition du capitaine Baudin et dont le principal auteur fut de Gérando. La pensée économique de Jean-Baptiste Say,

dont le Traité d'économie politique parut pour la première fois en 1803, ne se peut pleinement comprendre sans référence à l'idéologie. La fondation par Ginguené de l'histoire littéraire, avec son Histoire littéraire d'Italie, est également inséparable du mouvement idéologiste. À elle seule l'influence de l'idéologie sur les idées esthétiques justifierait une longue étude. Pour planter au moins quelques jalons, je citerai trois titres : de Jean-Jacques Sue, professeur d'anatomie à l'Ecole de médecine de Paris, chargé d'un cours destiné aux artistes, un curieux "Essai sur la physionomie des corps vivants considérés depuis l'homme jusqu'à la plante, ouvrage où l'on traite principalement de la nécessité de cette étude dans les arts d'imitation, des véritables règles de la beauté et des grâces, des proportions du corps humain, de l'expression, des passions, etc." ; de Moreau de la Sarthe un "Mémoire sur l'anatomie et la physiologie du visage considérées relativement à la physionomique et aux beaux-arts" et d'intéressantes "Réflexions sur les sentiments que fait éprouver la beauté", insérés le premier dans son édition de Lavater, les secondes dans son Histoire naturelle et philosophique de la femme. Dans son ouvrage sur La Nosographie de l'humanité balzacienne, Monsieur Le Yaouanc - dont la thèse complémentaire, malheureusement inédite, est consacrée aux médecins de l'époque -- a mis en lumière l'influence exercée par Moreau de la Sarthe sur le créateur de la Comédie humaine. Rappellerais-je enfin l'estime professée par Stendhal pour Cabanis et Destutt de Tracy et l'imprécision "idéologue" dont témoignent sa pensée et son œuvre.

Au premier abord, cette multiplicité et cette diversité d'influence peut surprendre. C'est qu'il y a lieu de distinguer deux idéologies : une idéologie au sens restreint et une idéologie au sens large. Pour les tenants de cette dernière, l'analyse de l'entendement n'est que la base d'un vaste édifice. Sous le nom d'idéologie proprement dite, cette analyse ne constitue, par exemple, que la première des cinq parties que comportent les Eléments d'idéologie de Destutt de Tracy.

Que la deuxième partie soit une Grammaire, cela va de soi : nous avons déjà parlé du rapport établi par les idéologistes entre

la question des signes et celle des idées. Que vienne ensuite une Logique est également naturel. Tracy faisait une distinction entre art et science : tout art s'appuie sur une science qui lui sert de fondement. Comment progresser dans un domaine intellectuel quelconque sans connaître les mécanismes de la pensée et les sources d'erreur ? La logique était l'art, l'analyse de l'entendement, la science qui devait lui servir d'appui.

Mais c'est peu de chose encore. Le but ultime n'était autre que la constitution d'une science totale de l'homme que, le premier, Cabanis proposa d'appeler du nom, usité en Allemagne, d'anthropologie. Reprenant le mot dans un article de la Décade philosophique consacré au Traité sur l'aliénation mentale de Pinel, Moreau de la Sarthe en donne la définition suivante :

"L'anthropologie, connaissance de l'homme, est un genre de savoir très étendu qui se divise d'abord en anthropologie physique et en anthropologie morale.

L'anthropologie physique se sous-divise en plusieurs espèces de sciences, savoir :

- 1°- l'histoire naturelle de l'homme et l'anatomie
- 2°- la physiologie ou science de l'organisation humaine.
- 3°- l'hygiène ou la physiologie appliquée à l'administration de la vie, à l'art de conserver la santé.
- 4°- la médecine proprement dite ou la physiologie appliquée au soulagement de l'homme malade.

L'anthropologie morale comprend :

- 1°- la partie expérimentale à laquelle se rapportent la biographie, l'histoire et les voyages.
- 2°- l'idéologie ou l'analyse des facultés intellectuelles.
- 3°- la morale spéculative ou l'analyse des sentiments.
- 4°- la morale appliquée à l'administration publique, la législation, etc., etc."

On comprend dès lors l'organisation de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, avec à sa tête la section d'analyse des sensations et des idées, suivie des sections de science sociale et législation, d'histoire, de morale, d'économie politique, de statistique et géographie. On comprend aussi que les 4ème et 5ème parties des Eléments d'idéologie de Destutt de Tracy soient réservées à un Traité de la volonté et de ses effets qui est à la fois une morale et une économie politique. A quoi il conviendrait d'ajouter le Commentaire sur l'"Esprit des lois" publié d'abord aux Etats-Unis pour éviter les foudres impériales et qui constitue une sorte de sixième et dernière partie.

Tout compte fait, le véritable problème que se proposait de résoudre l'idéologie entendue au sens large était celui qu'en 1796 Tracy avait posé en ces termes à l'Institut : "Les facultés d'une espèce d'êtres animés étant connues, trouver tous les moyens de bonheur dont ces êtres sont susceptibles". Il ne s'agissait donc point de connaître pour connaître, mais de connaître pour agir, et pour agir d'abord sur le terrain politique. Le couronnement de l'idéologie, ce devait être ce que Tracy et ses amis appelaient l'"art social".

Mais nous voilà passés de l'idéologie philosophique à l'idéologie militante et des idéologistes aux Idéologues.

C'est entre ces deux conceptions plutôt qu'entre spiritualisme et agnosticisme ou matérialisme que passe la ligne de clivage qui sépare des gens comme Tracy, Cabanis et Moreau de penseurs comme Laromiguière, de Gérando et naturellement Biran. Bien que les questions soient connexes, plus qu'à un différend proprement philosophique, c'est à une opposition idéologique, au sens actuel du terme cette fois, qu'est imputable le divorce entre les deux groupes.

Autant que de Condillac, les Idéologues se réclamaient de Condorcet et d'Helvétius. Ils adhéraient sans réserve à la thèse de la perfectibilité énoncée par celui-là ; ils acceptaient en grande partie le "culturalisme" de celui-ci. Par suite ils étaient, d'un double point de vue, des partisans de la Révolution ?

D'une part les institutions pouvaient être considérées comme un effet. Les progrès de l'esprit humain appelaient donc leur transformation. Non moins injuste qu'irrationnel -et injuste parce qu'irrationnel-, l'ancien ordre des choses devait disparaître. Nul ne serait désormais bon législateur qu'il n'ait été préalablement idéologue. Les plans de constitution qu'élaborèrent les Idéologues et leurs amis, notamment Sieyès, portent indiscutablement la marque de l'école. Bien plus que du souci de séparer les pouvoirs, ils témoignent de l'assimilation du corps social à un individu, les diverses instances politiques correspondant aux principales facultés de l'homme. C'est ainsi, par exemple, qu'en l'an III, l'idéologue Amaury Duval proposait de placer à la tête du pays un Sénat unique divisé en trois sections : l'une aurait pour fonction exclusive de discuter les projets de lois ; l'autre, celle de la précédente, se prononcerait par un vote, sans délibérer elle-même ; la troisième enfin, qui n'aurait part ni aux débats ni à la décision, serait chargée de l'exécution.

Mais, d'un autre point de vue, les institutions pouvaient être considérées comme une cause. Il était acquis que l'homme est modifiable ; et que, de toutes les influences qui agissent sur lui, celle de la législation, comme l'avait montré Helvétius, est particulièrement déterminante. À l'instar de Condorcet, les Idéologues voyaient dans la Révolution une étape décisive de l'histoire - et passivement - les fruits que ne manquerait pas de produire, à la longue, le perfectionnement de l'esprit humain. Désormais, éclairé par le flambeau de l'idéologie, l'homme était à même de prendre en mains ses destinées. On allait pouvoir -et donc l'on devrait- aider au progrès et l'accélérer par des institutions appropriées.

Cela supposait d'abord l'instauration d'une véritable éducation nationale dont les Ecoles centrales, avec entre autres leur cours de législation, constituaient le modèle et la clef de voûte. Mais ce n'était pas assez que d'éduquer la jeunesse. La République n'avait encore d'existence que juridique. Elle n'accèderait vraiment à l'être que lorsqu'elle serait entrée dans les moeurs, gravée

en caractères ineffaçables dans les esprits et dans les coeurs. Il fallait donc "républicaniser" la France, ou, comme on dirait aujourd'hui, la "conditionner". Comme chez les anciens, tout devait être ordonné à la cité et à ses lois. De là les efforts pour promouvoir une littérature et un art républicains ; de là le calendrier révolutionnaire, les fêtes civiques, le culte décadaire toutes choses inspirées par les Idéologues ou par eux vigoureusement prônées. Il s'agissait, en un mot, d'instaurer une sorte de "totalitarisme éducatif". Que les nations seraient heureuses, que tous les citoyens devenus philosophes s'en remettaient de leur destin aux bons pasteurs idéologues ! Ainsi l'idéologie militante conduisait-elle à ce que je me permetteai d'appeler une "idéocratie".

Vieux rêve d'un "directoire de cerveaux" que les Idéologues, malgré qu'ils en eussent, partageaient avec Platon, que devait également caresser Auguste Comte et qui n'a pas fini de hanter l'inquiète humanité.

Je n'ai point la prétention de vous avoir appris grand'chose sur l'Idéologie et les Idéologues. On ne peut, en quelque soixante misérables minutes, tout dire d'un mouvement qui a profondément marqué une époque et laissé un héritage dont on ne saurait nier l'importance, même si les héritiers se sont montrés ingrats. Que si, du moins, ce rapide panorama vous inspirait quelque curiosité et -qui sait- le désir d'étudier avec la compétence qui me manque, un groupe auquel seuls pour l'instant paraissent s'intéresser des littéraires américains et italiens, ma conscience serait ^{un} peu rassurée, à la pensée que je n'ai point absolument abusé de votre temps ni de votre patience.

Marc REGALDO.

le
aire
se-
de
quan
te
ante
ra-
s,

se
nte

e
té
ne,
es
s-

